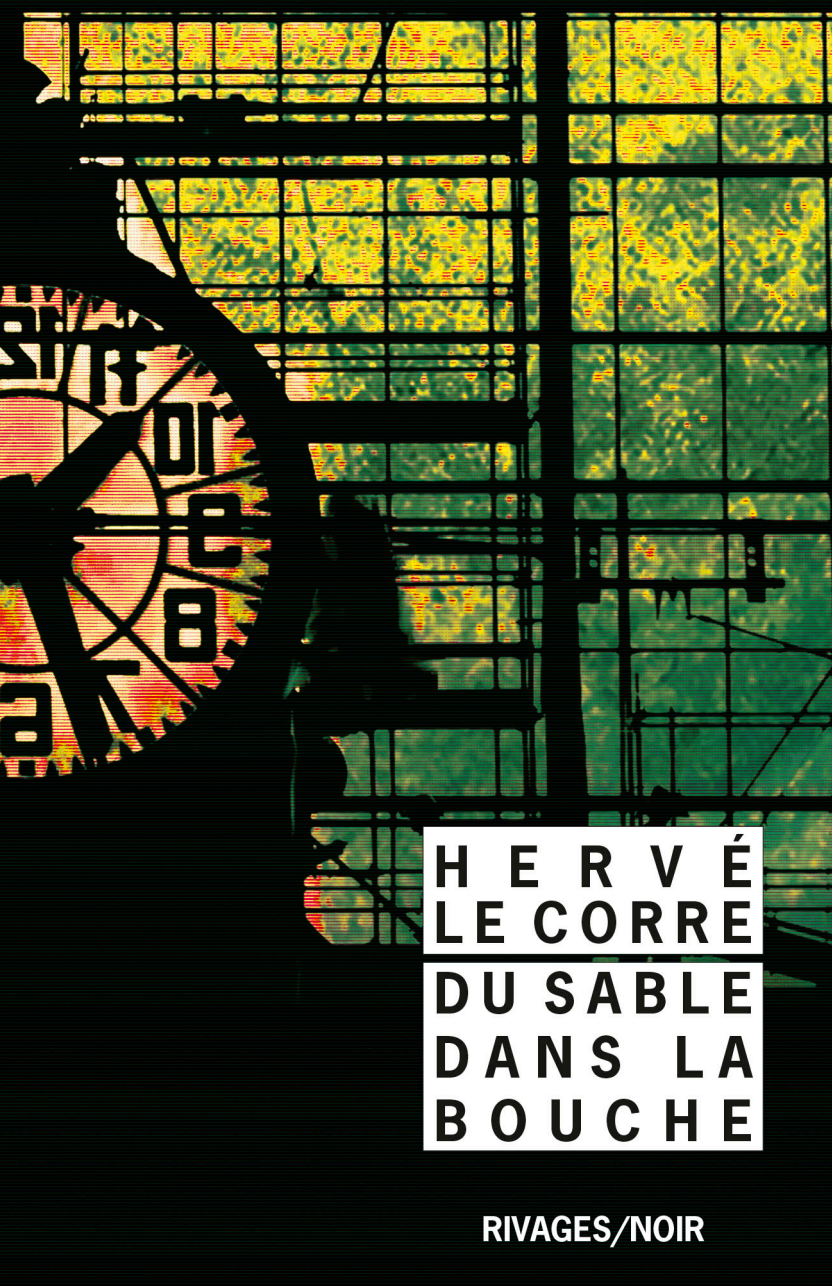




**H E R V É
L E C O R R É
D U S A B L E
D A N S L A
B O U C H E**

RIVAGES/NOIR

Début des années 1990. Un commando d'autonomistes basques fait sauter un hôtel en construction. Lors de la fusillade qui les oppose aux gendarmes, l'un d'eux est grièvement blessé et évacué vers Bordeaux par sa compagne Emilia. Là, ils sont aidés par Pierre, ancien gauchiste, ancien amant, qui décide de les emmener au Pays Basque pour y faire soigner le blessé. Ils ignorent qu'Angel Matanzas, tueur psychopathe à la solde des services espagnols, les suit à la trace. Quant aux flics français, ils conçoivent un plan machiavélique pour piéger les fuyards...

Dans une contrée figée par la neige et la glace, se joue une partie tragique où la violence d'Etat et celle des sentiments se conjuguent jusqu'à un final explosif.

Par l'auteur d'*Après la guerre*.

Du même auteur
chez le même éditeur

L'Homme aux lèvres de saphir

Derniers Retranchements

Les Cœurs déchiquetés

Après la guerre

Du sable dans la bouche

Hervé Le Corre

Du sable dans la bouche

*Collection dirigée par
François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2016

ISBN : 978-2-7436-3766-8

*Nous ruisselions de sang.
Les chasseurs ne nous avaient pas loupés.
Blessure sur blessure.
Nous nous rendîmes compte que nous avions soif.
Et froid, très froid.*

BERNARD MANCIET, *Un hiver*

1

Sous les hautes charpentes métalliques, les trains s'arrêtent en hurlant et font tressaillir et se taire la foule en transhumance dont le bourdonnement de voix mêlées reprend ses droits dès que les freins ont cessé leurs vocalises. Des visages inquiets se tournent en tous sens, scrutant à chaque bout de la voie pour deviner le mufle d'une motrice sans savoir par où arrivera le train qui les emmènera passer les fêtes en famille, et ils prennent l'air morne, lointain déjà, de ceux qui partent au bout du monde en laissant tout derrière eux. Des lecteurs de journaux apparemment plus sereins s'appliquent à demeurer plongés dans les nouvelles du monde, qui ne sont pas bonnes, maintenant leurs pages en l'air malgré les bousculades des porteurs de sacs à dos ou les futurs skieurs qui manient leur équipement sur l'épaule comme une arme silencieuse et redoutablement efficace. Des femmes courent, suivies d'enfants, les bras étirés par des valises bourrées jusqu'aux serrures, rebondies à crever, là, au milieu des gens, vomissant de l'intimité mise au pli pendant des heures, encore parfumée d'assouplissant ou de lavande. Des mains agrippent les poignées des portières. On se hisse, on s'aide à descendre, on se marche dessus, on s'éborgne à coups de coude.

La femme boite. Elle a eu du mal à descendre de la plate-forme, en pivotant maladroitement sur sa jambe valide. Un homme d'âge mûr, élégant, un sourire aimable aux lèvres, sans doute séduit par les vastes yeux noirs et le profil soucieux et volontaire, a aidé le corps léger à prendre pied sur le béton du quai. Elle l'a remercié, d'un murmure, d'un petit mouvement de tête. Le sac ballotte contre sa patte folle. La femme change de main, s'inclinant du côté opposé à la charge pour l'équilibrer. On la remarque parce qu'elle est belle et boiteuse. Des regards s'étonnent ostensiblement de voir démenties leurs idées préconçues. Des regards d'hommes, surtout.

Elle sort par le hall des départs. Une vieille habitude. Elle louvoie parmi les voyageurs qui fixent opiniâtrement le panneau électronique des horaires, ou attendent bras croisés, leur bagage entre les jambes. Elle s'excuse parfois d'un raclement de gorge, ou doit renoncer à enjamber une valise trop haute que personne ne songe à déplacer. Sur le seuil de l'immense porte, elle considère un instant les embouteillages, plus loin, au-delà de l'esplanade réservée aux piétons. La pluie crépite sur la verrière. La femme semble humer, le visage relevé, l'odeur de la ville où l'océan, épaulé par le vent d'ouest, pousse son souffle salé.

Au début, elle a promis à qui voulait l'entendre que jamais elle ne reviendrait à Bordeaux. Tourner le dos à la région, quitter, même, le pays. Elle a pensé à l'Italie. À Rome, où elle n'est jamais allée. Ailleurs l'horizon serait moins plat, ou plus proche. On lui répondait que ce serait partout pareil. Ce qui la poursuivait ne redoutait aucune distance, ne pâlerait sous aucun climat. On ne laisse pas derrière soi son ombre. Alors peu à peu, l'idée de revenir et de faire ce que quelque chose de

béant en elle réclamait chaque jour plus fort a creusé sa fissure imperceptible. Cette évidence a couru comme une vibration mortelle. Elle en a tracé la courbe sur des centaines de pages de cahiers.

« Vous serez chez vous pour Noël », lui a annoncé le directeur. « Je vous regretterai. Les détenues comme vous, j'en vois peu. » Un brave homme, ce directeur. Un humaniste. Un chrétien, sans doute, plein de foi en la rédemption de l'homme, avec son crâne luisant et ses lunettes cerclées. Parlant aux putains amères, aux infanticides ou aux toxicomanes suicidaires comme à des voleuses de cartables ou à des cancre invétérées. Un ancien proviseur de lycée ? Un ancien prêtre ? Pourquoi pas ?

L'avocate a été efficace. Elle a trouvé un appartement, payé deux mois de loyer d'avance, a décroché un emploi de prof dans une boîte d'enseignement à distance dont elle connaît le patron. Elle a garanti une réinsertion facile et rapide. Avec tout ce chômage, que demande le peuple ?

L'appartement est petit, mais bien situé, dans une rue calme, à deux pas de l'Hôtel de Police. L'avocate s'en est excusée. Tout est là, dans des caisses, et pendant un moment elle reste debout au milieu de ce désordre. Dans un coin s'entassent quelques fauteuils, quelques chaises, des tables, couverts de housses aux armes du garde-meuble. Puis elle trace des allées entre les cartons, installe le lit (les draps sentent bon et elle y colle un instant son visage), dégage une table, le tout dans la même pièce. Épuisée, elle s'enfonce dans un fauteuil, les pieds sur la vaisselle, cernée par sa vie passée étiquetée, entreposée.

À son réveil, il fait nuit. La pluie fait son bruit têtue, milliers de petits pas pressés.

Le tube lumineux au-dessus du lavabo l'éblouit. L'eau froide de la douche lui fait du bien, la secoue de frissons. Elle se raidit sous cette pureté dont elle avait perdu jusqu'au souvenir tant l'eau, là-bas, semblait déjà souillée à sa sortie des canalisations, comme si la crasse s'était recyclée inlassablement. Au point qu'elle choisissait parfois, pendant des semaines, de rester baigner dans son propre jus, bouillon de culture personnel, senteur âcre d'animal unique dont elle ne décidait de se défaire que lorsque les démangeaisons devenaient insupportables.

Le savon lui pique les yeux, le nez. Elle sourit à cette brûlure. Elle rince, inonde sa peau d'eau très chaude, frotte violemment. Sous ses doigts court la cicatrice, au-dessus du genou. Roule la rotule artificielle. « Il ne faudra pas vous endormir trop près de la cheminée », avait plaisanté une infirmière pour essayer de déridier cette blessée pâle et muette.

Simon a ouvert presque aussitôt et il est resté planté là, bouche ouverte, sans lâcher la poignée de la porte. Puis il tend les bras, ils s'embrassent. Anne, accourue, pleure un peu. « Mathilde », répète-t-elle entre deux reniflements. « Mathilde. »

Ils boivent du whisky, mangent des pizzas prestement décongelées dans le micro-ondes. Du fromage, aussi. « Si tu nous avais appelés, on t'aurait préparé un truc sympa, je serais allée chercher un foie gras chez ma mère », s'excuse Anne. Ils sourient en buvant des verres de Saint-Émilion et écoutent du jazz, Sonny Rollins, Dave Brubeck. Les mots sont de sable. Ils assèchent

les bouches et s'éparpillent en grains futiles dès que le silence se remet à souffler, souvent, malgré la musique.

Non, elle n'a pas répondu aux lettres. Elle n'a écrit à personne. À l'avocate si, un peu. Mais personne n'est venu, il faut dire. Quatre ans. La durée n'a aucune importance. Quatre mois, quatorze ans, et alors. Quatre nuits ont suffi. Elle n'osait pas dormir, de peur d'être réveillée par ce rêve, toujours le même, où Pierre se trouvait blotti contre elle, grelottant, ses bras autour de sa taille. Elle sentait ses genoux froids contre ses jambes, et lorsqu'elle tentait de se retourner vers lui pour l'attirer davantage à elle, elle ouvrait les yeux sur l'obscurité vide maquillée par les lumières du chemin de ronde. Écrasant des sanglots de son poing dans la bouche, elle s'accablait de l'odeur des autres, écœurée par le froissement des draps sur leur corps, quand les lits grinçaient au moindre mouvement.

Anne et Simon l'écoutent. Puis ils la rassurent. L'appartement est mignon, refait à neuf, ils l'ont choisi avec l'avocate comme si c'était pour eux. Ce sera différent, comme un nouveau départ, la vie qui recommence, malgré la prison, malgré... Anne se lève pour recharger le lecteur-laser. « C'est bien la peine d'avoir une télécommande et des multifonctions », commente Simon.

Ils parlent ensuite des copains : Michèle, Philippe. Comment vont-ils ? Mathilde n'écoute pas les nouvelles que Simon lui donne de la troupe en l'assurant qu'elle leur a manqué à tous. Ils monteront Pinter et Ibsen, cette année, plus une coproduction avec Toulouse. Sans compter les animations dans les lycées, c'est toujours ça de pris. Vraiment, ces profs... Le théâtre, ma pauvre Mathilde, ils n'y comprennent rien.

Ils en sont encore aux gesticulations balbutiantes de patronages laïques. Simon s'emballe, se rit méchamment de ces fonctionnaires du savoir. Il est intarissable, et s'animent entre ses mains qui modèlent l'espace, sur son visage, les anecdotes les plus irrésistibles.

Les percussions rebondissent d'un canal sur l'autre. Ray Baretto ? Mino Cinelu ? Elle demande. Simon sourit. Difficile de confondre, pourtant. Elle dit qu'elle s'en fout un peu, après tout. Elle a trop bu. Les dents de l'homme luisent dans la pénombre savamment dosée. La vie, le bonheur creusent son visage d'ombres réconfortantes. Il est beau. Elle lui sourit depuis un moment, l'air un peu absent. Encore un whisky, s'il te plaît. Sans glace, comme avant.

À quatre heures du matin elle est debout dans le couloir et les regarde tous les deux. Il n'y a plus de musique. La conversation est retombée doucement. Anne ne s'est plus levée pour changer le disque. Mathilde prend bonne note de leur invitation permanente à bouffer, à dormir, même, si elle veut. Simon la prend dans ses bras, la serre contre lui. Il presse ses lèvres à quelques centimètres de sa bouche. Elle se laisse aller contre lui puis s'en écarte presque brusquement pour s'approcher d'Anne. « Allez, ma grande. Appelle-moi un de ces jours, on ira faire les magasins comme avant », propose l'amie.

Mathilde descend l'escalier lentement, se tenant à la rampe. La minuterie s'éteint et elle reste dans le noir, respirant un peu plus fort, les mains tendues pour trouver un mur qui la mène lentement au commutateur.

Sous la pluie, les rues scintillent comme des vitrines. Mathilde contourne les flaques d'eau, les caniveaux qui débordent. Place Pey-Berland, elle ignore la cathédrale

aux cimes dissoutes dans la nuit détrempée, la façade de l'Hôtel de Ville où pend un drapeau lourd de pluie. Plus loin, elle hésite devant un bar de nuit, en pousse la porte, laisse s'échapper des bribes de conversations et des éclats de rire qui l'étourdissent, et renonce. Elle allume une cigarette et la fume sous un porche alors que l'averse redouble de force. Anne et Simon ont dû penser qu'elle avait une voiture pour rentrer. Sûrement.

C'est un fusil de chasse. Il est beau. Crosse en bois verni. Plus lourd qu'elle l'aurait cru. C'est la première fois qu'elle tient une arme entre ses mains. Non, pas la première fois. Et cela change tout. Elle appuie sur la détente. Clac. Comme c'est simple.

À un vendeur étonné, elle a raconté qu'elle voulait faire un cadeau à son mari, grand spécialiste du gros gibier. Le sanglier. Elle a montré son genou raide. « Il va me venger », s'est-elle efforcée de sourire. Un sanglier. L'autre, impressionné, l'a conseillée avec sollicitude. Aucun problème avec les munitions. « Avec ça, il en fera de la viande hachée à trente mètres », a promis le vendeur avec enthousiasme.

Depuis une semaine qu'elle est revenue, Mathilde a réapprivoisé la ville petit à petit. Elle a erré d'abord dans Saint-Pierre, le long des restaurants innombrables, s'arrêtant pour lire les menus, comme une touriste sans appétit. Elle a ralenti le pas devant La Machine à lire, a senti la bouffée d'odeurs chaude qui est sortie avec un client. Encre, papier. Le parfum des mots, pratiquement. Elle a hésité à entrer, a posé la main sur le loquet de la porte vitrée, puis s'est contentée de regarder la vitrine avant de fuir jusqu'au bout de la rue.

L'église était ouverte, sur la place, si bien qu'elle n'a eu qu'à continuer tout droit pour y pénétrer. Il y faisait bon. Indifférent à la tranquillité solennelle des voûtes, un Christ de bois souffrait son martyre sous la patine. Aux rides de sa souffrance s'ajoutaient les fissures du bois sur son visage creux. Mathilde s'est assise au fond. Un peu de soleil donnait aux vitraux des folies de colibris. Elle a regardé autour d'elle avec curiosité, les yeux ronds, l'air intimidé par l'atmosphère paisible du lieu où flottaient des senteurs vieilles de pierre et de bois humide. Une porte a grincé, d'où est apparue une longue et belle femme brune accompagnée d'enfants qui riaient doucement. Ils ont trempé avec application une main dans le bénitier, et ont disparu dans une cacophonie de grincements et de battements de portes. Quand elle s'est trouvée seule, Mathilde s'est dressée vivement et a jeté autour d'elle des regards inquiets comme si elle se réveillait d'un assoupissement. Elle est sortie. Le soleil d'hiver ne pouvait rien contre l'ombre qui peuplait encore les rues en plein midi.

Elle regarde le petit écran du Minitel. Autour d'elle, le bureau de poste presque vide flotte un peu. Elle a retrouvé le dernier sanglier du Médoc dont l'adresse, « Vignemorte-Cantenac », jette un éclat grisâtre.

C'est facile. Pas de vaines recherches, pas d'enquête compliquée.

Sa gorge se noue, sa bouche s'assèche, elle tousse un peu dans le silence approximatif des préposés au travail. Les doigts tremblants ont du mal à maîtriser le stylo. Elle calligraphie enfin, en larges capitales, les coordonnées de la tanière.

Tout peut alors commencer et finir en même temps.

2

L'homme tendit la main vers le radio-réveil et tâtonna pour en bloquer par avance le déclenchement. C'était un homme qui dormait peu, se réveillait toujours avant l'heure dite ou bien en plein milieu de la nuit en croyant avoir oublié de régler l'alarme. Il lui fallait alors du temps pour se rendormir, et souvent il se levait pour aller dans la salle de bains boire un verre d'eau. Parfois, lorsque vraiment le sommeil ne revenait pas, il allumait une petite lampe tout juste suffisante pour lire et s'emparait sur sa table de nuit d'un livre dont il pouvait alors assimiler des dizaines de pages quel qu'en fût le genre ou l'intérêt.

La lueur qui bleuissait dehors évoquait un air froid et coupant. C'était un homme qui n'aimait pas dormir les volets fermés. Il avait besoin des lumières de la nuit, aussi faibles fussent-elles, pour se convaincre qu'il n'était pas mort.

La femme qui était couchée à côté de lui venait d'enlacer sa taille et l'attira contre elle. Elle enserra de l'étau tiède de ses cuisses une des jambes et frotta son ventre contre les muscles durs. Elle dormait encore. Il passa une main dans ses cheveux, la baisa au front, sur les yeux.

– Déjà ? souffla-t-elle dans son cou.